

MARC LE BAILLY

**LE STATUT DE LA REPRESENTATION
CHEZ FREUD (DE 1915 A 1923)
ET CHEZ LACAN (DE 1936 A 1953)**

Quand on livre un titre pour une intervention on se sait jamais dans quelle galère on va s'embarquer. On se dit qu'on a fait simple et intelligible. Clair et accessible. A réfléchir sérieusement, on s'aperçoit de la complexité de la question. Voyez par exemple le titre "Le Statut de la représentation chez Freud et chez Lacan". Cela se présente comme un débat académique. Il n'en est rien. Tout de suite on s'aperçoit que l'on ne pourra pas parler de représentation si on ne lie pas cette notion à celle d'imaginaire. Notez que je ne parle, en ce moment d'ouverture, ni de concept ni de phénomène mais de "notion". Car justement l'enjeu est de statuer sur le fait de savoir si ces notions ressortissent à la catégorie des concepts (et si oui s'ils sont fondamentaux ou secondaires) ou des phénomènes (et si oui si derrière les dits phénomènes, il existe des faits). La problématique étant esquissée, on se rend compte qu'on ne pourra aborder cette discussion cruciale que si on la fonde. Et on s'aperçoit alors qu'on ne peut fonder l'argumentation (notion ou concept, concept ou phénomène, phénomène pur ou phénomène avec substratum de fait) que si on interroge, au préalable, épistémologiquement, la validité de la théorie produite par les auteurs auxquels on fait référence.

On est donc contraint d'interroger le mode de construction des dites théories. Et on constate qu'en cette époque à la fois dogmatique (de croyance dans la religion psychanalyse) et de quasi confusion spontanéiste ("ça me fait penser à", "j'associe avec", "je crois que", "mon intuition me dit que", "je me lance sans savoir quoi", etc.) qui confine à un délire idéique de pseudo-savoir, cette manière d'aborder la question n'est pas inintéressante. Il faut d'ailleurs remarquer que la soumission religieuse au dogme psychanalytique et l'illusion libertaire de constitution individuelle d'un pseudo savoir spontanéiste sont les deux faces d'une même attitude de croyance. Cela consiste à ne jamais interroger, ni remettre en cause, les fondements. Cela revient à faire comme s'il est légitime de considérer les strates hétérogènes des théories antérieures comme des acquis homogènes, parfaits et inattaquables. Manière de vérités révélées auxquelles il est obligatoire de faire références, sous peine d'excommunication. Cela revient à valider l'argument d'autorité ("Jacques Lacan a dit" que "Freud a dit"), comme seule modalité du débat épistémologique. Cela accrédite le syncrétisme comme unique mode de penser de ta gente psychanalytique.

Ce n'est pas inintéressant mais totalement inadéquat pour intervenir dans un colloque, de surcroît pluridisciplinaire. Car cela donne 50 à 100 pages d'un travail que je pense à peine esquissé... Devant ce constat navrant (pour vous) deux solutions se présentent à l'imprudent :

- ou de son travail de bénédictin il fait table rase et dans un élan lyrique il se lance dans une synthèse concise et claire (et il tient les impératifs de l'horaire). Mais pour cela, hélas (pour vous), il faut un talent d'orateur. Si cela fait défaut, l'exercice s'avère impossible. Etant, par nature, contraint à la formalisation besogneuse et bafouillante (voire lapsussante), cette issue paraît impraticable.
- ou bien prenant en compte sa médiocrité oratoire, il se résout à livrer, comme il l'a travaillée, une partie infime de ce qu'il a préparé. Après avoir opéré de nombreuses coupes claires qui réduisent son travail (du quart) et sachant que ces renoncements s'avéreront inutiles, il s'engage, en désespoir de cause, à s'arrêter dans le temps convenu.

Evidemment cette dernière solution ne peut être qu'exécration. Mais c'est pourtant celle que j'ai choisie. Etant donné mes insuffisances dans l'art de communiquer, cela atteste, à tout le moins, d'un respect pour l'auditoire. Cela témoigne que, pour vous, j'ai travaillé. Excuse sans doute insuffisante puisque je cultive l'intime conviction, qu'en ce qui concerne la théorie, la psychanalyse n'intéresse personne. Personne d'autre que les psychanalystes. Encore que, par les temps qui courent, ce ne soit pas même certain.

Ce qui m'a frappé, quand j'ai commencé à réfléchir, c'est que les notions de "représentation/d'imaginaire" avaient un destin exemplaire. En effet, force est d'admettre qu'aux origines (ou quasi origines) des élaborations de Freud et de Lacan, elles semblaient avoir valeur de concept princeps suffisants pour motiver l'avancée de l'élaboration psychanalytique. Qu'elles soient, depuis, tombées en désuétude, non pas dans le babillage courant des psychanalystes, mais comme attracteur d'une pensée inventive, reste déconcertant. Etrange destin réservé à ces mots, dont la signification excitait à l'élaboration, qui déchoient insidieusement vers l'acceptation triviale du lieu commun, voire du mot de passe vidé de toute substance. Devant ce type de phénomène se pose l'alternative ou de la destitution d'un faux concept ou de l'acquisition légitime d'une donnée devenue familière. Dans cette deuxième hypothèse, le concept d'abord perçu comme "fondamental" au temps de son érection et de son élaboration, intègre, à l'instar de ceux qui l'ont précédé, l'armature des acquis de son corpus théorique de référence et contribue au progrès de la modélisation des connaissances auxquelles il s'applique. Au demeurant, il n'est pas certain que cette alternative épuise les causes possibles de l'affadissement d'un supposé concept. On peut concevoir que ce phénomène dévoile une faille épistémologique (c'est mon hypothèse) dans le fondement même du champ théorique auquel il se rapporte. J'y reviendrai.

Il est notable que la préoccupation épistémologique n'avait pas échappé à Freud qui, dès 1915 y consacrait, sans doute en contrepoint de sa correspondance avec Albert

Einstein, l'introduction de son article "Pulsions et destins des pulsions". S'attachant à l'élaboration et à la discussion d'une donnée spécifique de la psychanalyse, la pulsion, il tentait d'inscrire dans la formalisation des autres sciences, la construction des concepts fondamentaux de la psychanalyse. *"Nous avons souvent entendu formuler, ... l'exigence suivante : une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis"* - Pourtant, il concluait cette introduction par le constat de la relativité des définitions dans lesquelles on les enferme. *"Ce n'est qu'après un examen plus approfondi du domaine de phénomènes considérés que l'on peut aussi saisir plus précisément les concepts scientifiques fondamentaux qu'il requiert et les modifier progressivement pour les rendre largement utilisables ainsi que libres de toute contradiction. C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions. Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, même les "concepts fondamentaux" qui ont été fixés dans ces définitions voient leur contenu constamment modifié. Il y a un concept fondamental conventionnel de ce genre, encore assez confus pour l'instant, dont nous ne pouvons nous passer en psychologie : c'est celui de la pulsion"*. Ces quelques indications montrent que Freud avait un jugement relatif quant à la pérennité des définitions conceptuelles. Preuve d'une position qui exclut tout dogmatisme. De là à admettre que certains concepts (ou pseudo-concepts) peuvent disparaître du corpus d'un système de connaissance, le pas n'est pas infranchissable. D'ailleurs lui-même ne s'était pas privé d'exclure la bisexualité, faux concept fondamental, qu'il avait commis dans sa folle liaison transférentielle à Fliess, le médocastre.

De fait, il écarte la possibilité d'inventer un concept au seul moyen d'une expérience d'intégrale abstraction, sans référence aucune à un "phénomène/fait" observable. Dans la même introduction déjà citée, il décrit ce qu'il considère comme la genèse et l'élaboration universelle du concept. *"En réalité, aucune science, même la plus exacte, ne commence par de telles définitions. Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description de phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description, déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle. De telles idées - qui deviendront les concepts fondamentaux de la science sont dans l'élaboration ultérieure des matériaux, encore plus indispensables. Elles comportent d'abord nécessairement un certain degré d'indétermination : il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles sont dans cet éclat, on se met d'accord sur leur signification en multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent être empruntées mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, le caractère de conventions, encore que tout dépende du fait qu'elles ne soient pas choisies arbitrairement mais déterminées par leurs importantes relations aux matériaux empiriques ; ces relations, on croit les avoir devinées avant même de pouvoir en avoir la connaissance et en fournir la preuve."* Comme on peut le constater, l'idéal scientifique de Freud tient de l'expérimentation tempérée d'un conventionnalisme a posteriori. En d'autres termes ce que Freud veut accréditer, c'est que toute science expérimentale quelle qu'elle soit, aussi "dure" soit-elle, est aussi conventionnelle. Dans toute science,

le concept, même réputé fondamental, est une construction intellectuelle dont l'objectif est de permettre de nommer de manière intelligible, c'est-à-dire définie, un phénomène objectivement identifié de telle sorte qu'il puisse être appréhendé par la communauté des spécialistes qui investissent un champ de connaissances, réputé scientifique. Tout se passerait comme si le phénomène pouvait exister hors l'appréhension théorique qui en découvre la spécificité et le déterminisme. La Science Psychanalytique, sur le modèle des sciences expérimentales, a pour but d'expliquer, pour en avoir la maîtrise, les phénomènes psychiques considérés comme "faits naturels". La réalité psychique existe et peut être connue par toute intelligence qui se donne les moyens de son observation. *Dans cette acception, les concepts sont conventionnels, non parce que posés et modélisés a priori, mais par la prise dans le langage des phénomènes psychiques identifiés.* Leur conventionnalité est celle-là même du langage qui permet de les exprimer.

Reste, contrairement à ce que j'avais tout à l'heure, que l'imaginaire n'apparaît jamais comme une préoccupation explicite dans les réflexions théoriques freudiennes. A aucun moment ne s'esquisse une tentative de le hisser au niveau d'une catégorie spécifique de l'élaboration psychanalytique. Dans le contexte des connaissances de son époque, ce que Freud tente d'élucider concerne au premier chef *la genèse d'un système de représentations, d'origine endogène*. Dans un deuxième temps il propose sur la base de ce système endogène de représentation, la modélisation métapsychologique de la réalité psychique (réalité induite par l'appareil psychique) comme interface entre l'appréhension de la réalité extérieure et le biologique. Son interrogation, au moins jusqu'en 1923, se focalise sur le problème de la constitution de la réalité psychique comme matrice sur laquelle s'étaient et se fomentent, à travers les organes perceptifs que les neurophysiologistes décrivent comme informants (ou communiquants au...?) le système nerveux central, les représentations du monde sensible et les relations intersubjectives entre les êtres humains. Il est vrai que cette conception du statut de la représentation (comme forme intérieure et non provoquée par l'impact de sollicitations externes) n'est pas sans rappeler le débat philosophico-poétique classique de la fonction des attributs de l'imaginaire. Aussi on pourrait penser que Freud tente d'éliminer de la métapsychologie la notion philosophique d'imaginaire. On sait que pour opérer cette construction, il prend comme point de départ le registre économique de sa métapsychologie en liant le destin de la représentation à celui de la pulsion qu'il définit comme *"un concept limite entre le psychique et le somatique, comme représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme mesure de l'exigence de travail qui en impose au psychique en conséquence de sa liaison au corporel."* (*Pulsions et destins des pulsions, 1915*). Pour ce qui nous importe, il est notable que le phénomène observable à partir duquel s'édifie le concept de pulsion est l'excitation en tant qu'elle doit trouver un *"représentant" psychique*.

On voit que Freud, fidèle à sa conception qu'il n'y a de science que d'observation, isole dans l'ensemble des excitations du corps (sans doute à partir de sa fréquentation assidue des hystériques) un type particulier dont il est nécessaire de rendre compte par l'invention d'un concept. En tout état de cause la définition qu'il donne de la pulsion, si

tant est que l'on puisse prendre la citation ci-dessus comme telle, n'est pas sans ambiguïté. D'abord elle présuppose un "appareil psychique", constitué et indépendant de l'organisation somatique (ou plus précisément non coextensif) dont on ne peut savoir s'il construit la représentation à partir des qualités particulières de celle-ci où s'il n'est que le récepteur de la représentation qu'elle supporte. Ensuite il est indécidable de savoir si la pulsion est une véritable énergie somatique (bio-chimique sur le modèle de la conduction nerveuse proposée par Helmholtz) ou bien si elle n'est que la forme qui atteste de la présence d'un flux d'énergie. Cette dernière hypothèse est la plus généralement admise puisque Freud complète sa définition par la description d'un système de traitement qui met en jeu une "poussée", un "but" (la satisfaction), "un objet", une "source". Ce système (rigide) est sensé repérer et rendre compte du circuit de l'excitation endogène. De plus Freud, outre ce process, définit la structure interne de la pulsion en lui attribuant trois constituants intriqués : le quantum d'affect qui est un facteur quantitatif (la quantité d'énergie mobilisée et/ou représentée) ; l'affect proprement dit qui est la tonalité affective véhiculée par la pulsion; la représentation qui permet la prise en compte de la pulsion par l'appareil psychique. De fait cette notion de représentation qui serait l'élément pulsionnel trait d'union entre l'appareil psychique et la pulsion, n'est pas sans poser problème. Aussi Freud emploie pour se (le) faire comprendre trois types de terminologie qu'on traduit habituellement en français par : le représentant de la pulsion, le représentant-représentation, le représentant psychique, sans qu'on puisse en positionner, avec certitude, les champs respectifs d'application. Il est traditionnel d'attribuer à l'expression "représentant de la pulsion" l'ensemble des process qui permet à la pulsion de trouver une expression psychique. Certains entendent, par ailleurs, le terme de "représentant psychique" comme le fait que la pulsion elle-même représente pour l'appareil psychique l'excitation somatique. La notion de "représentant-représentation" paraît plus claire.

Elle connoterait la ou les représentation(s) psychique(s) liée(es) et fixé(es) à une pulsion particulière. On voit que la discussion implicite qui sous-tend ce foisonnement terminologique consiste à prendre position entre deux extrêmes : *ou la pulsion contient une représentation qui, quand elle impacte l'appareil psychique, devient mémorisable (sous forme imago/sémantique) ; ou bien la pulsion n'est pas constituée d'une représentation et celle-ci est produite (mais par quel charme ?) et apparaît simultanément dans l'appareil psychique grâce au traitement qu'il lui fait subir.* Quoiqu'il en soit, et pour ce qui nous concerne, on pourrait dire que dans la théorie de Freud, l'imaginaire est cet aspect de la réalité psychique résultat de la métabolisation des représentations par l'appareil psychique. L'imaginaire est le sous-produit (psychique) du traitement de l'excitation endogène (somatique).

Eu égard aux élaborations philosophiques, on pourrait s'interroger sur ce qu'apporte la formulation freudienne des représentations imaginaires par rapport aux spéculations de la philosophie classique. En première approximation, on peut constater que Freud explicite l'articulation qui existe entre l'énergétique issue de l'excitation corporelle, et l'émergence des représentations qui constitue le substratum de l'imaginaire conçu comme interface entre la réalité du monde et l'appareil psychique. S'il en était ainsi, il n'y

aurait guère d'innovation mais seulement un remaniement "psychologique" de l'énergétique de l'imaginaire tel que l'a conçu Aristote. Tout se passerait comme si Freud opérait une "psychologisation" des spéculations philosophiques aristotéliennes (reprise par les stoïciens) en substituant au principe de l'Energaïa, la motion pulsionnelle. *Il s'agirait d'un simple détournement par la psychanalyse d'une problématique philosophique.* Mais ce qui change radicalement la perspective freudienne provient de la conception de la nature des excitations endogènes affectant le corps : *toute excitation (provoquée par la tension libidinale) où qu'elle se manifeste, si son origine est endogène, ne peut être que sexuelle.* En conséquence de quoi, la représentation s'inscrit dans le cycle de satisfaction régi par le principe du plaisir qui tend à ramener au niveau le plus bas la tension énergétique aux orifices du corps. *C'est dire que Freud place la représentation (et partant l'imaginaire) au coeur de la dynamique du désir sexuel.* Cette situation cruciale détermine sa fonction révolutionnaire dans le circuit de la pulsion. Elle devient l'agent de son but (accéder à la satisfaction) en tant qu'elle met en résonance la source (lieu d'apparition corporelle de l'excitation endogène pulsionnelle) et l'objet (moyen d'atteindre l'abaissement de la tension). Fonction révolutionnaire puisqu'elle rend adéquat à l'exigence de satisfaction un élément externe (pseudo objet), matériel et concret, qui sans son truchement, demeurerait, dans sa neutralité indifférenciée, inefficace parce que "in-investissable".

Car à l'opposé du processus du besoin où l'agent de la réplétion doit avoir des qualités physico-chimiques spécifiques qui comblent ou suppléent un déficit dans l'organisme, dans le procès de satisfaction sexuelle le "pseudo objet" matériel externe n'est que l'analogon de la représentation (imaginaire) seule susceptible de combler le manque que le désir atteste.. *Le pseudo objet réel sur lequel semble se centrer le désir ne représente qu'un substitut, imparfait, miroir de la représentation telle que l'inconscient le fixe.* Paradoxe où l'élément matériel n'est, pour la réalité psychique, qu'une illusion de la représentation originare. Nul objet donc, si ce n'est celui que cerne la représentation une fois traitée par l'appareil psychique. Retournement d'autant plus étonnant que, dans le premier temps de la conceptualisation du désir , et sans doute dans le seul but de faire émerger le déficit physiologique comme analogique du manque, cause du déplaisir, Freud origine le principe du plaisir sur la nécessité de faire réapparaître (hallucinatoirement, c'est-à-dire fantasmatiquement) une prétendue satisfaction issue de la réparation d'une souffrance occasionnée par un déséquilibre ou un désordre physiologique. On aperçoit la contorsion intellectuelle. Car à proprement parler *les besoins ne sont susceptibles de satisfaction que s'ils sont déjà intriqués au circuit de la pulsion régie par le principe de plaisir.* Sans appareil psychique, ni réalité psychique, les carences physiologiques sont comblées sans satisfaction ni plaisir. Il y a là un raisonnement circulaire.

Ce retournement de la prégnance de la représentation psychique sur la réalité externe (objectivable) est à l'oeuvre de manière exemplaire dans le fonctionnement du rêve puisque sa raison d'être, aux dires de Freud, est la réalisation des désirs inconscients refoulés. Aussi, dans son processus de formation, "les restes diurnes" (les souvenirs de la veille) sont utilisés non pas pour ce qu'ils remémorent, mais pour exprimer, aux moyens

de la condensation et du déplacement, les pensées latentes (inconscientes) du rêveur sous forme de rébus incongrus. C'est dire que les images du rêve renvoient aux représentations (pensées) inconscientes qui tentent, au moyen de cette formation, de mettre en échec le refoulement et d'accéder à la satisfaction. Avec cette notion de pensées inconscientes, Freud tenait, à l'évidence, la possibilité d'établir un nouveau concept dont l'efficacité lui aurait permis d'élaborer autrement le registre dynamique de sa métapsychologie. Mais il ne donne pas suite. En tout état de cause, on voit que le concept de représentation se forge au confluent de l'image et du fantasme. Il opère sous l'égide de la représentation la réunion des significations de l'imgo et du fantasme que la pensée grecque différenciait de l'icône sous les espèces de la notion de phantastikon. Ainsi elle est partie prenante du dernier registre de la métapsychologie, la topique, puisque Freud, toujours en 1915 dans son article "L'inconscient", lui assigne, sous l'avatar représentant-représentation, non seulement de constituer le contenu de l'inconscient, mais fondamentalement d'instituer celui-ci comme tel à partir du refoulement originaire. En effet ce refoulement ne peut opérer que sur la représentation puisque le quantum d'affect (et l'affect qu'il supporte) en tant qu'il confine à la poussée biologique, n'est pas susceptible de refoulement. Car, c'est dans le seul et même acte du refoulement originaire que la pulsion se fixe à un représentant et que l'inconscient se constitue : *"Nous sommes (...) fondés à admettre un refoulement originaire, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentatif) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une fixation ; le représentant correspondant subsiste, à partir de là, de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui"*.

On peut déduire que la représentation sous ses travestissements multiples - représentant de la pulsion, représentant psychique, représentant-représentation - constitue, puisqu'elle émerge à la fois au pulsionnel, à l'inconscient et au désirable, le concept clé qui permet l'articulation des trois registres de la métapsychologie. Ce constat induit que, *pour cette phase de la théorie freudienne, mais sans que cela soit véritablement explicite, l'imaginaire, considéré comme l'ensemble dont les éléments sont les représentations mentales ayant leurs représentants psychiques (autre scène), n'est pas, d'abord, un concept ni même, ensuite, un phénomène ou une série de phénomènes, mais seulement une idée écran, une formation idéique illusoire (qui n'est pas sans rapport avec la fomentation du pseudo savoir que produisent socialement les psychanalystes) exhibée et manipulée par les philosophes et les poètes, puis les psychologues, pour couvrir et voiler un ensemble de faits sans pour autant réussir à générer un concept, afin d'élaborer, à partir de cette appellation. dans leurs champs respectifs, les rapports d'être au monde du sujet humain.*

Reste que la démonstration proposée pour établir le statut métapsychologique de la représentation n'est pas totalement convaincante. Ainsi que le fait remarquer Wittgenstein, Freud commet l'erreur de présenter comme des hypothèses scientifiques testables et vérifiables ce qui ressort de la seule conceptualisation. Car seuls les mécanismes physiologico-chimiques de la conduction nerveuse, substratum de l'excitation, sont expérimentalement vérifiables. Alors que la cause de son

déclenchement par une représentation inconsciente endogène reste du domaine spéculatif. En d'autres termes la question se pose de savoir si la notion couplée de représentation/excitation est *la découverte d'une hypothèse concernant un fait vérifiable ou si nous sommes en présence de l'invention conceptuelle d'une catégorie dont l'expression rend compte d'un élément d'un système explicatif sans possibilité de vérification expérimentale*. Si on suit Wittgenstein, il est incontestable qu'il faut opter pour la seconde hypothèse. En effet dans le cours qu'il donne à Cambridge de 1932 à 1935, il indique sans ambiguïté : *".....les "événements mentaux inconscients" sont des normes d'expression. Elles entrent dans le langage pour nous permettre de dire qu'il doit y avoir des causes (...) Nous croyons que nous avons affaire à une loi naturelle a priori, alors que nous avons affaire à une norme d'expression que nous avons nous-mêmes fixée"* (WLC 1932/1935, p.16). S'il en était ainsi, on doit conclure qu'à cette époque Freud tente un compromis impossible entre l'ambition *d'édifier la psychanalyse en science expérimentale*, sur le modèle réaliste de la biophysologie, et *la construction d'une théorie strictement conventionnaliste*. Car comme l'atteste sa prise de position dans l'introduction de *Pulsion et destin des pulsions*, il prétend *fonder expérimentalement la conventionnalité de la psychanalyse à partir de faits vérifiables*. Mais pour ce faire il confondra l'observation d'événements psychiques avec la possibilité d'en expérimenter les causes. Et si effectivement des événement comme l'excitation sexuelle, la conversion, l'inhibition, les obsessions, les phobies, l'angoisse, les actes manqués, les lapsus, les rites, les délires... etc. sont observables et identifiables, il serait impropre d'affirmer qu'on puisse revendiquer qu'il s'agit de faits "naturels".

On peut se perdre en conjectures sur la raison de cette confusion érigée en doctrine. On peut insinuer la nostalgie du père de la psychanalyse pour l'attachement à sa formation d'origines successives et ses activités scientifiques: physiologiste disséquant à la recherche de l'appareil sexuel de la lamproie ; psychiatre manipulant les vertus curatives de l'hypnose appliquée à l'hystérie ; neurologue découvrant des vertus anesthésiantes à la cocaïne. Pourtant il ne publiera jamais *L'esquisse d'une psychologie scientifique* et dans les années trente il militera pour que jamais ne soit abandonné le mythe de la dualité des pulsions. Toute chose, qui semble prouver qu'il avait renoncé à cette illusion. On peut évoquer que dans le contexte culturel de son époque, il était nécessaire de sacrifier à ce mythe scientiste. si on ne voulait pas relever du charlatanisme. Mais cet amalgame, obligé ou non, n'a empêché ni à son époque ni par la suite, des esprits authentiquement subtils (Wittgenstein, Popper, Nabokov, Lévi-Strauss Changeux, Laborit, Juvet et bien d'autres) de renvoyer la théorie psychanalytique et sa pratique à la persévération dans nos sociétés techniques *d'une mythologie d'un grand pouvoir*. Encore qu'il faille noter que la critique de Popper, reprise par Lévi-Strauss, qui appuie l'invalidité de la psychanalyse sur "l'infalsifiabilité" de ses explications est moins profonde et pertinente que celle de Wittgenstein, puisqu'elle concerne sa finalité et non sa cause.

Paradoxalement ce manque de détermination dans une voie unique a nui, sur la durée, à la crédibilité de cette avancée. Si Freud eut fermement opté dès l'origine pour l'invention d'un corpus de connaissances qui rendrait compte rationnellement d'un

ensemble d'événements psychiques et comportementaux perçus non seulement comme inexplicables mais encore comme hétérogènes, en postulant que le système nerveux central produit un fonctionnement "psychique" sur lequel ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les neurosciences n'ont aucune compétence explicative. ce qui consisterait à *affirmer une solution de continuité* (non seulement pour son époque mais aussi irréversible) *entre faits mentaux et phénomènes psychiques*, par la création des trois concepts fondamentaux (désir indestructible, inconscient et pulsion) nécessaires au développement d'une manière d'axiomatique, alors la théorie psychanalytique ne prétendant à aucun statut de *sciences expérimentales "dures"*, aurait été épistémologiquement mieux fondée. Nulle objection n'aurait pu être a priori opposée puisque Cette vision "conceptualiste" (axiomatique catégorico-déductive) implique d'abord qu'on acquiesce à ses fondements. Mais cela aurait signifié que "élaboration freudienne" ne procède pas de "*la découverte*", si l'on restreint cette expression à la mise à jour des mécanismes qui déterminent un fait que nous impose le réel de la nature, mais "*l'invention*" conceptualisante. Car bien que l'impression que nous donne notre système conceptuel est que nous n'avons rien inventé et que nous ne faisons que suivre fidèlement la nécessité des phénomènes eux-mêmes, il faut admettre, en toute rigueur, que tel n'est pas le cas. Sans doute ce qui aveugle les psychanalystes sur la nature de leur corpus de références réside dans le fait que cette impérieuse nécessité de théoriser prouve son efficace (relative) dans l'acte psychanalytique lui-même. *Or la nécessité réside dans l'obligation de dire sur les phénomènes suivants certaines règles sans pour autant que ces règles soient celles qui régissent réellement ces phénomènes eux-mêmes. Comme le note Wittgenstein à plusieurs reprises en reprenant autrement cette dimension de nécessité "ce qui correspond à une nécessité dans le monde, doit être ce qui dans le langage est une règle arbitraire". Et encore "à une nécessité dans le monde, il correspond une règle dans le langage". Tout devrait se passer comme si la psychanalyse ressortissait d'une invention de sa nécessité, garantie par un système conceptuel arbitraire.*

En tout état de cause pour Freud, la représentation et l'imaginaire ne sont pas des concepts mais des phénomènes déterminés par la véritable réalité de l'énergie libidinale. Mais pour y revenir, il semble que la démonstration tentée par Freud pour disqualifier l'imaginaire "classique" de l'ordre de concepts de l'humanisme par le recours à la représentation échoue à cause de l'équivoque épistémologique à partir de quoi elle est construite. En effet une chose est de dire que "la pulsion est un concept limite entre le psychique et le biologique" qui peut s'entendre comme affirmation du caractère asymptotique du psychique et du biologique, une autre chose est d'ajouter que l'excitation (physiologique) doit trouver une voie de traitement psychique différente de la perception proprioceptive. Il induit alors une confusion entre excitation physiologique et tension pulsionnelle libidinale. En dernière analyse Freud, de facto, adopte un paradigme construit parce que le phénomène premier qu'il a cru reconnaître dans l'excitation comme manifestation de la représentation est une idée préconçue *qui a pris possession de lui*. Pour conclure on peut dire que Freud a tenté (et perdu de son aveu puisqu'il adjure de continuer à fonder la psychanalyse sur le mythe des pulsions) le pari impossible d'inventer une science humaine "énergétique" (donc de type expérimental)

en postulant derrière les phénomènes psychiques une libido, manière d'énergie fantôme matérialiste. Pour le dire en d'autres termes, Freud tente le pari prométhéen d'édifier une théorie qui serait à la fois hypothético-déductive (axiomatique qui part des faits) et à la fois catégorico-déductive (axiomatique qui part de concepts). Attitude qui ne peut aboutir qu'à la fabrication d'une chimère théorique.

Il est frappant de constater que Lacan dans les premières étapes de son élaboration (entre 1936 et 1953) va reprendre cette chimère freudienne et tenter d'édifier une psychologie scientifique à partir de la même hypothèse d'une énergie libidinale qui serait quantifiable. Il s'agit de constituer grâce à cette psychologie générale, dont les concepts de la psychanalyse sont sensés permettre la construction, la méta-science de toutes les sciences possibles. Cette ambition, forte, sous-tend toute l'activité créatrice de Jacques Lacan. Mais, une cinquantaine d'années écoulées, se révèle infondée, voire dérisoire.

Je ne pourrais pas vous en dire plus aujourd'hui. Le temps imparti est dépassé. Je remets donc le reste de mon travail dans un lieu qu'il n'aurait jamais dû quitter. Je vous délivre, enfin, avec mes excuses pour le pensum que je vous ai infligé.

Goethe-Institut

Toulouse le 20 février 1993